

— Ne cherchez pas à deviner les motifs qui m'ont décidé à vous dire adieu quelques heures plus tôt que je n'avais espéré, répliqua Blanche en reconvrant son sang-froid.

— Par Dieu ! s'écria Henri de Brabant, je ne saurais consentir à ce que nous nous quittions ainsi ! Tu vas me révéler ton nom, c'est parfait ; mais à peine ai-je appris à t'aimer comme un frère, sans même savoir qui tu es ni avoir vu tes traits ; que tu prends le parti de me quitter.

— Je n'ai pas le choix, répliqua Blanche en ayant peine à retenir un soupir.

— Mais que puis-je faire pour toi, comment puis-je te remercier des services que tu m'as rendus ? demanda notre héros. Parle, je suis riche ; je suis puissant à la cour d'Autriche.

— Donnez-moi le cheval sur lequel j'ai voyagé en votre compagnie, dit Blanche dont la voix tremblait de plus en plus d'émotion. Et afin de gagner quelques instants pour se remettre, elle s'approcha du cheval que les domestiques étaient en train de harnacher.

— Oui, donnez-moi ce cheval, répéta-t-elle, et chaque fois que je verrai ce noble animal, je penserai à Henri de Brabant.

— Il t'a appartenu dès l'instant où tu l'as monté, répondit le chevalier. Il faut donc que je te donne d'autres témoignages de mon amitié.

— Je n'en demande pas, dit Blanche avec émotion. Puis, se tournant vers le domestique, elle lui dit de seller le cheval sans délai.

— Il y a quelque chose d'étrange et de singulier dans vos manières, mon ami, observa Henri ; et il est impossible que je vous laisse partir sans connaître la cause de votre tristesse. Ainsi, dites-moi.

A ce moment, une jeune femme, qui n'était autre que Satanais, accompagnée de Linda et de Béatrice, apparut sur le seuil de l'auberge. A sa vue, Blanche laissa échapper une exclamation d'admiration ; et puis, se tournant vers le chevalier, elle fut frappée du plaisir et de la satisfaction qu'exprimait son visage. Un soupçon, prompt comme l'éclair, lui traversa l'imagination.

— N'est-ce pas Satanais, la sœur d'Étina ? demanda-t-elle avec une fermeté soudaine.

— Oui, dit Henri de Brabant ; elle est arrivée ici, hier soir assez tard. Je vous dirai par suite de quelles circonstances elle s'est trouvée sur notre chemin, l'accident arrivé à sa sœur y est pour quelque chose. Mais, permettez-moi de vous présenter à elle, ajouta le chevalier en faisant un pas vers Satanais. Venez, mon ami, et vous me direz votre nom devant elle, afin qu'elle aussi apprenne à vous estimer.

— Non, non ! s'écria Blanche avec égarement, comme si elle eût été saisie d'un vertige soudain. Puis, obéissant à une impulsion irrésistible, elle s'élança sur le coursier qui piaffait à côté d'elle, lui enfonça les éperons dans les flancs, et partit comme une flèche, sans que le chevalier comprit rien à une pareille fuite.

## LII

Un moyen inventé par Cyprien pour mettre ses trésors à l'abri des voleurs.

Nous allons laisser Henri de Brabant et Satanais, qui était venue retrouver le chevalier pour des motifs que nous connaissons plus tard, continuer leur route vers la frontière d'Autriche, et retourner à l'auberge où le page Ermach avait été assassiné par Étina.

C'était le même jour où s'étaient passés les incidents que nous avons rapportés dans le chapitre précédent. Il était dix heures du matin quand on vit avancer une longue procession, par la route de Prague. Elle se composait d'au moins vingt-quatre personnes, toutes à cheval. En avant venait une dame en deuil, la figure cachée sous un voile épais, et montée sur un palefroi magnifique. A sa droite étaient deux guerriers, couverts d'une armure complète, et la visière baissée ; à sa gauche était un individu vêtu d'une longue robe, dont le capuchon était rabattu par devant. Immédiatement après venaient quatre belles jeunes filles et quatre pages remarquables par la beauté de leurs costumes. Ensuite venait un charlunébros, traîné par quatre chevaux noirs que guidaient deux postillons en deuil. Des hommes d'armes marchaient de chaque côté du char, sur lequel était placé un cercueil, recouvert d'un

drap noir, traversé d'une croix blanche. Enfin, sept hommes, armés comme ceux qui précédaient la procession, fermaient la marche.

Le cortège s'arrêta à la porte de l'auberge. La dame et ses suivantes furent conduites dans une chambre qu'on se hâta de préparer ; et l'homme au capuchon, Cyprien, les accompagna jusqu'à la porte de l'appartement. Mais il s'arrêta sur le seuil, où il dit quelques paroles à l'oreille de l'aînée des suivantes, et puis, il se retira, en saluant respectueusement la dame.

Cette dernière, en entrant dans la chambre, se laissa tomber sur une chaise, cédant à une grande fatigue physique, et peut-être, comme le pensa l'hôtesse, à un violent désespoir ; car un profond soupir s'échappa de ses lèvres.

— Puis-je vous être de quelque service ? demanda l'hôtesse en s'adressant à la fois à la dame et aux suivantes.

— Nous n'avons besoin de rien pour l'instant, répondit celle des suivantes à laquelle nous avons fait allusion. Madame reposera une heure ou deux. Quand le repas sera prêt, vous nous servirez.

Pendant qu'avaient lieu ces incidents, Cyprien s'était rendu dans la salle en bas, où l'attendaient, devant une table bien garnie, les deux guerriers de l'armure complète dont nous avons parlé. Ceux-ci, qui n'étaient autres que le marquis de Schomberg et le comte de Rotenberg, levèrent leurs visières en voyant entrer Cyprien.

— Avez-vous accompagné Son Altesse royale jusqu'à la chambre préparée pour elle ? demanda le baron de Rotenberg.

— Je ne l'ai quittée que sur le seuil, répondit Cyprien en rejetant son capuchon en arrière. J'ai recommandé à sa suivante de veiller sur ses mouvements avec des yeux de lynx, et de bien voir à ce qu'elle ne nous échappe pas.

— Elle a l'air de diablement nous haïr, observa le marquis de Schomberg. Il est certain que son séjour à la Maison-Blanche lui pesait ; mais dire que cela allait jusqu'à de l'horreur.

— Ne perdons pas notre temps à discuter ces choses-là, dit Cyprien. Il nous suffit qu'elle soit complètement en notre pouvoir ; et si nous réussissons à la placer sur le trône de Bohême, elle sera, entre nos mains, un jouet, une automate, tandis que sa couronne nous servira de talisman.

— Nous avons pesé et calculé tout cela, observa le marquis de Schomberg ; mais n'oublions pas que si Son Altesse royale nous échappait, nous n'aurions plus qu'à dire adieu à nos rêves de grandeur.

— Ses suivantes sont fidèles et dévouées, répondit Cyprien. D'ailleurs, j'ai soin que la princesse ne puisse communiquer avec personne avant son arrivée au château de Rotenberg.

— Et alors nous déploierons l'étendard de Bohême, ajouta le baron, et nous proclamerons guerre à mort à Zitzka et ses hordes taborites.

— Oui, et toutes les forteresses du royaume nous renverront notre cri de guerre, répliqua Cyprien. J'espère que notre tâche sera comparativement aisée.

— Ne vous faites pas cette illusion, dit le marquis de Schomberg d'un ton solennel. Je suis convaincu que la cause royale finira par triompher, et qu'avant longtemps la princesse Elisabeth remontera sur le trône de ses ancêtres ; mais la lutte sera sanglante et acharnée.

— D'accord, observa le baron de Rotenberg ; mais ne possédons-nous pas le talisman qui nos garantit le succès ?

— De l'or ! demanda le marquis, ne devinant pas précisément ce que voulait dire le comte.

— Oui, de l'or, répliqua celui-ci. La fortune de la princesse Elisabeth est en notre possession, et Zitzka donnerait l'œil qui lui reste pour mettre la main dessus ; car il sait bien qu'avec de l'or on fait sortir de terre des armées, et que mieux les soldats sont payés et nourris, plus on a de chance en sa faveur.

— Il me semble que vous entrez dans une discussion qui serait mieux à sa place une autre fois, dit Cyprien. Puis, comme pour donner un autre cours à la conversation, il ajouta, en s'adressant au comte de Rotenberg : — J'espère que votre fil sera au château pour recevoir le comte de Schonwald.

LOUIS BAILLEUL

(A continuer.)